Zeitschrift: Allgemeine schweizerische Militärzeitung = Journal militaire suisse = Gazetta militare svizzera

Band: 82=102 (1936)

Heft: 3

Buchbesprechung

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Kampf entgegenzutreten. Die erste Nummer enthält: **Die Verwendung der Bautruppen,** Oberst Moccetti. **Beitrag zur statistischen Berechnung von Kolonnenbrücken,** Oberlt. Esser, Min. Kp. 2. **Les débordements du Rhône et le travail de la troupe,** Plt. Kollros, Cp. Pont. 2. **Brillamento del ponte sulla Lorze fra Baar e Höllgrotte,** Capitano Cattaneo, Cdt. Cp. zap. IV/5. **Ein Sofortprogramm,** Oberlt. W. Stäubli, Pont. Kp. 7. **Eine feldmässige Rammformel,** Hptm. F. Stüssi, Kdt. Sap. Kp. III/5. **Leichte Feldbefestigung,** Oberlt. H. Hickel, Min. Kp. 1. — Die Nützlichkeit, ja sogar die Notwendigkeit dieser neuen Zeitschrift ist sicher unbestritten; wir gratulieren den jungen Herren, die die schwere Arbeit übernommen haben. Wir hoffen, dass die älteren Offiziere der Bautruppen dieser jungen Schar mit Rat und Tat beistehen werden. Die Mitarbeit möglichst vieler Offiziere jeden Grades wird die Zukunft dieser technischen Zeitschrift sicherstellen. Sie will aber nicht eine reine technische Zeitschrift sein, vielmehr rechnet die Geschäftsleitung auch mit der Mitarbeit von Kameraden anderer Waffen, in dem diese mit Wünschen und Ideen die Zusammenarbeit der Bautruppen mit den übrigen Waffen fördernd beeinflussen. Mi.

Sommaire de la «Revue Militaire Suisse», numéro 2, février 1936. L'artillerie d'accompagnement et grande puissance, par le général J. Rouquerol. — La manœuvre d'aile et la manœuvre défensive par le Colonel Léderrey. — Tactique d'infanterie. Un document inédit du colonel-divisionaire Sonderegger. — Chronique suisse: Où en est la réorganisation de notre armée? — Informations: A propos de la bataille de l'Ourcq et de l'incident du lieut.-col. Hentsch. — Rectification. — Bulletin bibliographique.

LITERATUR

Redaktion: Oberstlt. M. Röthlisberger, Bern
Zeitglockenlaube 2

Schweiz.

Le Général Dufour (1787—1875). Par Edouard Chapuisat. Librairie Payot & Cie.; Lausanne. Prix Frs. 4.50.

Mr. Chapuisat a publié sur Genève pendant la période qui précède la Révolution et s'étend jusqu'à la Restauration plusieurs ouvrages charmants autant qu'instructifs; je me rappelle, ne pouvant les nommer tous, la Prise d'armes de 1782, De la Terreur à l'Annexion, le Journal de J.-G. Eynard. Il était donc bien placé pour faire revivre la noble figure du général Dufour et l'a fait de la façon la plus heureuse dans un livre vibrant paru en 1935 et dont nous relèvrons ici ce qui a plus spécialement trait à l'activité militaire de notre concitoyen.

Mon père me conta jadis sa déception lorsqu'âgé de dix ans il vit pour la première fois le général Dufour qui en avait alors quatrevingt cinq. Ce petit homme chauve, au visage glabre, d'allure modeste, vêtu d'une étroite redingote noire n'avait rien d'un guerrier; sont aspect n'évoquait pas l'image que s'en faisait un enfant instruit à l'école comme à la maison, des vertus de l'illustre général. Et si l'épithète consacrée à notre héros est celle de pacificateur, il faut reconnaître que Dufour fut aussi un conquérant; il n'agrandit pas la Suisse de vastes territoires mais — ce qui n'est pas rien — il se conquit lui-même, triomphant au début de sa carrière de difficultés matérielles, disciplinant ses idées politiques, mettant ses devoirs militaires en harmonie avec ses convictions chrétiennes. Ses talents de savant et d'ingénieur, son activité de magistrat et de diplomate, joints à l'honnêteté de sa personne lui permirent d'exercer des activités nombreuses et fécondes, rendant ainsi les plus éminents services à son pays à l'intérieur comme hors des frontières duquel sa réputation grandit rapidement.

Je crains bien de déflorer une si riche biographie en essayant de la résumer. Ce fils d'horloger exilé en Irlande naquit à Constance; rentrée à Genève, sa famille se fixa ensuite près d'Annecy. Au collège de Calvin il n'est pas un brillant élève mais les guerriers de l'antiquité excitent son admiration. A l'Académie son zêle pour le dessin technique se révèle et son désir est grand, lorsqu'il en apprend l'existence, de suivre les cours de l'Ecole Polytechnique de Paris. Il ne faut pas oublier qu'en 1807 Genève est française. Il est admis le 140ème des 144 candidats reçus et en sort le 5ème ce qui lui donne le choix de l'arme; il opte pour le génie et est désigné pour l'Ecole d'Application de Metz (1809). Avant la fin de son stage il reçoit l'ordre de se rendre à Corfou, en service actif. Là ses qualités techniques trouvent un emploi des plus remarqués; il y apprend aussi à commander la troupe. Surpris par les Anglais dans une canonnière qui prend feu il doit son salut à ses aptitudes de nageur. Après cette période fertile en évènements guerriers c'est le retour en France et comme le régime a changé Dufour qui a prêté serment à l'Empereur se demande s'il peut servir le roi; le retour de Napoléon de l'île d'Elbe met provisoirement sa conscience à l'aise. Il apprend à Lyon le désastre de Waterloo dont la croix de la Légion d'Honneur ne le console pas. Mis à la demi-solde il rentre au pays. Dufour passe alors par une crise douloureuse: le rétablissement de la royauté n'est pas sans l'inquiéter; issu d'une ancienne famille du terroir mais que les évènements du dernier siècle avait rangée dans les partis de gauche il n'accorde qu'un crédit limité au nouvel état de choses. Et la Suisse n'est pas encore sa patrie; il est né Genevois et libre mais les premiers soldats qu'il a vu défiler portaient la cocarde tricolore. Ce véritable drame moral mérite de la compassion. Finalement le 17 février 1817 il donne sa démission. Il se marie, se tourne vers l'enseignement des sciences physiques et se voit confier des travaux concernant la défense de la place de Genève. Il est lieutenant colonel à Genève et capitaine dans l'armée fédérale.

Siégeant dans les conseils de son canton ses regards se dirigent maintenant vers la Suisse. Il sent dans le domaine militaire ce besoin de cohésion qui se manifeste un peu partout dans la nouvelle Confédération; c'est l'époque où les étudiants se rencontrent à Zofingue, où des sociétés scientifiques ou d'utilité publique se fondent. Il s'attache à organiser l'Ecole d'officiers de Thoune dont il a proposé la fondation; Dufour en veut faire un foyer «non seulement d'instruction militaire mais de culture nationale». Il veut lutter contre le particularisme cantonal, «rencontrant toujours des Bernois, des Vaudois, des Genevois, des Zuricois ... mais aucun Suisse». La fondation de la Société suisse des Officiers s'impose: il en est un des initiateurs. A Thoune il ordonne des manœuvres, et pourvoit aux besoins religieux des catholiques comme des protestants; en 1820 il est lieutenant-colonel; l'école franchit la Gemmi en 1821 et lorsque l'année suivante il est au pied du Simplon il ne peut s'empêcher de penser — toujours — à Napoléon. Son traité des fortifications permanentes, paru la même année, connaît immédiatement le plus grand succès. Il reçoit des offres de l'étranger, tant comme ingénieur que comme militaire, mais les décline absorbé qu'il est par ses multiples occupations à Genève, à Thoune ou ailleurs en Suisse. De courts voyages à Paris, à Turin cependant le mettent en rapport avec des gens de premier plan. En 1827, à 40 ans, il est colonel.

Ici se place l'un des évènements les plus connus et les plus touchants de la vie de Dufour: le début de ses relations avec le prince Louis Napoléon, le futur Napoléon III, relations d'estime et de dévouement réciproques qui se muèrent en une amitié profonde et continue. Dufour avait décliné en 1820 l'honneur d'entreprendre l'éducation du prince et voici que dix ans après c'est le même prince qui vient se placer volontairement sous ses ordres. Le jeune officier prend part à tous les travaux et se lie tout de suite avec ses camarades. Mais au dehors de l'école la politique appelle l'attention de tous et particu-

lièrement de Dufour qui prononce à la Diète extraordinaire de 1830 son discours en faveur de l'adoption du drapeau fédéral, discours reproduit par Mr. Chapuisat. A la mobilisation décrétée l'armée est placée sous les ordres du général Guiguer de Prangins avec comme chef d'état-major le colonel Dufour «l'âme de l'armée fédérale» d'après son chef. Tous les fronts sont dangereux; on fortifie à Aarberg, à Soleure, à Saint-Maurice, à Luziensteig, à Bellinzone. La Suisse accomplit l'effort militaire propre à éloigner l'orage de ses frontières, mais il gronde à l'intérieur. C'est pour calmer Bâle que Dufour reçoit le commandement de la deuxième division; Neuchâtel s'échauffe aussi, mais partout où passe Dufour renaissent la paix et la confiance. Il peut ensuite, en 1838, commencer sa grande œuvre de la carte de la Suisse, à raison d'une indemnité de quatre cents francs par an! Nous sommes loin des millions nécessaires aujourd'hui pour installer des instituts cartographiques.

Ce sont ensuite les réfugiés polonais et italiens qui préoccupent Genève et puis en 1838 l'affaire Louis-Napoléon. Dufour conserve son calme mais veut qu'à chaque menace le pays saisisse l'occasion de se mettre en mesure. Il publie en 1840 son Cours de Tactique et un Mémoire sur l'artillerie des Anciens et du Moyen-Age. Député de Genève à la Diète de Zürich en 1845 il assiste aux débats provoqués par la suppression des couvents d'Aargovie, point de départ du conflit qui hissera Dufour à l'apogée de sa carrière: le Sonderbund. Entre temps, se rendant à Strasbourg il voyage pour la première fois dans le «monstre infernal» qui abat glorieusement 24 kilomètres à l'heure. Bien vite conquis par le nouveau mode de locomotion, Dufour sera l'un des protagonistes des chemins de fer en Suisse. Le rôle joué par le Général promu à ce grade comme Commandant en chef de l'armée fédérale est certes connu mais M. Chapuisat nous en donne tants d'aspects nouveaux et relate de si admirables traits du Pacificateur qu'on n'en peut relire le récit sans une véritable émotion. Les pays étrangers ne cachent point leur contentement et des cantons catholiques eux-mêmes arrivent des témoignages de respect et de gratitude. A son départ de Lucerne, Dufour est fêté par des cortèges; des villes lui offrent la bourgeoisie d'honneur, il reçoit des cadaux et refuse une pension. Et tout delà s'adressait à l'homme qui affirmait que dans une guerre civile il ne devait pas y avoir de vainqueur.

La Révolution de 1848 eut pour conséquence la réorganisation politique et militaire de la Suisse; Dufour exerça dans ce dernier domaine une influence salutaire. Mais il se rend aussi à Paris fêter son ancien élève nommé président de la deuxième république; il y est reçu avec les honneurs dûs à son rang et avec les marques d'une sincère amitié, ce qui est pour lui d'un prix plus grand encore. L'année suivante, le Palatinat en difficulté avec l'Assemblée nationale allemande lui offre le commandement de ses troupes. Il refuse naturellement. Une menace sur la frontière allemande (occupation de l'enclave de Busingen) place Dufour à la tête de l'armée fédérale pour une courte mobilisation; et là, réunie sous le même chef, les troupes qui deux ans auparavant, étaient dressées les unes contre les autres scellent à nouveau l'unité confédérale; deux officiers de la batterie lucernoise qui tirait contre lui à Gislikon dinent à sa table, éloquent témoignage rendu à la personnalité de Dufour.

C'est par la cuisinière d'un ami qu'il apprend le coup d'Etat du 2 décembre 1851: «Monsieur fait dire à Monsieur que Monsieur Napoléon a fait son Etat». Nouveaux voyages à Paris et à Strasbourg où il salue le Prince-président au nom de la Confédération; à St. Cloud, en 1855, il est l'hôte de l'Empereur qui le retient pendant plusieurs jours. L'Affaire de Neuchâtel lui vaut, avant le commandement de l'armée fédérale, une mission diplomatique auprès de Napoléon III. Il se rend à Paris en novembre 1856 et les deux amis cherchent un terrain de conciliation entre les gouvernements aux prises; mais l'intervention amicale de l'Empereur des Français est refusée par la Suisse. On connaît la suite, la campagne d'hiver, le «Roulez tambours» et finalement la

démobilisation. La guerre d'Italie de 1859 est une nouvelle alarme et en 1860 l'annexion de la Savoie à la France met la Suisse dans une situation politique et militaire délicate. Dufour préside cette même année la fête de la Société Fédérale des Officiers accourus à Genève au nombre d'un milier.

Dès lors, sa vie se déroule sur un rythme qui pour être plus égal n'est point monotone. Il préside en 1864 la Conférence de Genève qui donna le jour à la Convention Internationale de Secours aux Blessés et dont la Croix Rouge est le symbole. Il est conseiller aux Etats, entreprend un voyage avec deux de ses filles au Grutli, à Arenenberg, accueilli partout avec enthousiasme et reconnaissance. Enfin la plus belle des distinctions lui est accordée par le Conseil Fédéral qui donne son nom à la plus haute cime des Alpes. Son œuvre accomplie, il se décide, alors qu'il est dans sa quatre-vingtième année, à demander sa libération. Le gouvernement l'accepte en reconnaissant qu'il a bien mérité du pays. La mort de sa femme, la guerre de 1870, l'exil de l'Empereur, sa mort ensuite sont autant de tristesses qu'il supporte fermement non sans en ressentir le poids et le 14 juillet 1875 il s'éteint doucement.

Que ceux de mes camarades qui auront parcouru ces lignes n'hésitent pas à lire en entier la vie du Général Dufour; ils y trouveront plus d'un enseignement profitable; chez cet homme qui restera l'une des grandes figures, non seulement du siècle, mais de notre histoire, ils admireront à côté du chef l'homme, le savant, le diplomate, le patriote que nous remercions M. Chapuisat de nous avoir permis d'approcher de si agréable façon.

Colonel Chenevière.

La Guerre de Forteresse 1914—1918. Par le Colonel J. Rébold. Librairie Payot, Paris 1936. Frs. fr. 25.—.

Es ist uns eine ausserordentlich grosse Freude, dieses Buch des früheren Chefs unseres Befestigungsbureaus den Kameraden unserer Armee anzeigen zu können; nur bedauern wir es sehr, dass wohl die Ungunst der Zeit es gewesen ist, dass das Werk nicht zugleich auch in deutscher Sprache hat erscheinen können. In ganz unverständlicher Weise hat man nach Kriegsende das Eidg. Befestigungsbureau eingehen lassen, obschon der Krieg ja eindrücklich genug gezeigt hat, welche Bedeutung dem Befestigungswesen zukommt. Wer das heute noch nicht einsieht, der mag nur die Grenzbefestigungen an der französischen, italienischen, belgischen und andern Grenzen sich ansehen. Im Gegenteil, gerade die erhöhte Waffentechnik hat einem ganz erheblich vermehrten Einfluss des Befestigungswesens gerufen und der Krieg hat dies eindeutig bewiesen. Und diesen Beweis leistet nun auch Oberst Rebold in seinem wirklich ganz ausgezeichnet zusammengefassten Werke über den Befestigungskrieg 1914—1918, das einzig in seiner Art dasteht. Sukzessive werden die Kämpfe um die belgischen, französischen, dann auch um die russischen Befestigungen behandelt, in kurzen Kapiteln diejenigen an der österreichisch-italienischen Grenze, in den Dardanellen und in Rumänien. In knapper, übersichtlicher Art versteht es der sachkundige Verfasser, bei jeder einzelnen Festung ihren fortifikatorischen Aufbau und Wert festzulegen und die darum stattgefundenen Kämpfe zu schildern und in einer kurzen Betrachtung zusammenfassend die nötigen Lehren daraus zu ziehen. — Mühevoll haben wir jetzt, nachdem man langsam einzusehen beginnt, dass auch bei uns die Befestigung für die Landesverteidigung mehr als eine passagere Bedeutung haben kann, das Befestigungsbureau wieder aufgebaut. Hoffen wir, dass es nicht zu spät geworden ist und ziehen wir aus dem Werke die besten Nutzanwendungen; das wird auch ihm der beste Dank sein.

Bircher.

Frankreich.

La Gloire de Verdun. Les Faits — le Commandement — le Soldat. Par le Colonel H. Bouvard. 211 Seiten mit 9 Skizzen. Verlag Payot, Paris.

Dieses Buch, zu welchem General de Barescut das Vorwort schrieb, ist nicht nur eine Wiedergabe der Kämpfe um Verdun während des Weltkrieges.

Der Verfasser hat vielmehr das Ringen um Verdun in den Rahmen der Geschichte eingefügt und hebt auf breiter historischer, geographischer und geologischer Grundlage die Bedeutung des Maasabschnittes und insbesondere der Stadt Verdun hervor. Er würdigt die Verdienste des Generals Séré de Rivière, der durch die zielbewusste Neuorganisation von Verdun nach dem Kriege von 1870/71 die deutschen Einfallstrassen nach Frankreich auf die Trouée de Stenay und die Trouée de Charmes beschränkte. Interessant sind auch die Zahlenangaben über die Bewaffnung der Festung, wobei vor allem die geringen Munitionsbestände auffallen.

Dem deutschen Angriff des Jahres 1916 widmete der Verfasser fast die Hälfte des Buches und setzt sich dabei auch mit Beumelburg auseinander. Er weist die Angaben Beumelburgs über die Stärke des «Eckpfeilers Verdun» zurück, die nach Ansicht des Verfassers lediglich den deutschen Misserfolg begründen sollen. Die Stärke Verduns lag in der Hingabe der Truppe. Colonel Bouvard zitiert aus Frontkämpferberichten Episoden, welche die Leistungen des Verteidigers von Verdun würdigen. Nach der Darstellung der französischen Gegenangriffe von Ende 1916 bis August 1917 fasst Colonel Bouvard noch das Eingreifen der Amerikaner zwischen der Maas und den Argonnen, sowie bei St. Mihiel zusammen und schliesst auf diese Weise den Ring des Weltkriegsgeschehens um Verdun. Hptm. i. Gst. Waibel.

Les Chasseurs dans la Bataille de France. Par le Général E. Mangin. Payot, Paris 1935. 210 Seiten, 12 Karten. Preis frz. frs. 18.—.

In der vorliegenden Schrift schildert der Verfasser die Kämpfe der 47. franz. J. Div. für die Zeit vom Juli bis November 1918, während welcher er die Stellung des Infanterieführers der Division bekleidete. Im gleichen Verlag und für die gleiche Zeitperiode sind vor kurzem die Erinnerungen des Infanterieführers einer anderen Division erschienen. (General H. Colin: La Guerre de mouvement 1918, Payot, Paris 1935.) In mancher Beziehung wäre ein Vergleich der beiden Bücher naheliegend. Wir empfehlen den Lesern der einen Schrift, auch die andere vorzunehmen, da sie sich in mancher Beziehung ergänzen.

Es sei zunächst vorausgeschickt, dass die Stellung eines Infanterieführers einer franz. J. D. seit dem Kriege eine gewisse Wandlung durchgemacht hat. Das noch auf den bei Kriegsabschluss herrschenden Ideen fussende und heute gültige Reglement («Instruction provisoire sur l'emploi tactique des Grandes Unités» von 1921) umschreibt in seiner Ziff. 46, Abs. 3, seine Stellung als diejenige des Führers der Kampflinie. Der Infanterieführer kombinierte die Kampfhandlungen der Infanterie untereinander und mit derjenigen der zugeteilten Artillerie, und, besonders in unklaren Lagen, die rasches Handeln erforderten, kam es vor, dass er oft weitgehend die Attribute des Divisionsgenerals an sich zog. Die heutige Meinung geht eher dahin, seinen Aufgabenkreis zugunsten des Generals zu beschränken. Er wird nunmehr als fachtechnischer Berater in Infanteriesachen, ähnlich dem Artillerieführer, verwendet. Dabei werden ihm fallweise Aufgaben übertragen, die den Rahmen eines J. R. überschreiten. Diese Entwicklung muss man sich bei der Lektüre des Buches vor Augen halten.

Zwei verschiedene Seiten der Schrift verdienen alle Beachtung. — Zunächst die Schwierigkeiten, die sich in der Praxis für das Zusammenwirken aller Kräfte im Angriff ergeben. Die Handlungen der Infanterie, der meist zugeteilten Kampfwagen und der Artillerie drohen ständig zeitlich und räumlich auseinanderzufallen. Kommt ein Angriff aus irgend einem Grunde zum Stehen, so vergehen stets Stunden, wenn nicht Tage, um ihn wieder in Gang zu bringen. Dies auch dann, wenn die Ueberlegenheit an Kampfmitteln zweifellos auf seiten des Angreifers liegt. — Des weiteren zeigt sich immer wieder die geringe Angriffskraft der auf sich allein angewiesenen Infanterie. Ihr rascher Verbrauch, der Mangel an Waffen, die es ermöglichen würden, den

gedeckten Gegner wirksam zu fassen, die scheinbar geringfügigsten Zwischenfälle mancher Art, erfordern gebieterisch ihre Unterstützung und ... viel Zeit. Schliesslich dürfte kein aufmerksamer Leser das Buch ohne die feste Zuversicht auf unsere Verteidigungsmöglichkeiten aus der Hand legen. Auch für diese letzteren (im taktischen Rahmen) weist General Mangins Schrift, indirekt zwar, auf den erfolgversprechenden Weg. Hptm. Züblin.

L'Expédition des Dardanelles 1914—1915. Par le Vice-Admiral P. E. Guépratte, Verlag Payot, Paris 1935. 271 Seiten, 10 Abbildungen, 5 Krokis, Preis frz. frs. 18.—.

Der ehemalige Kommandant der französischen Seestreitkräfte an den Dardanellen gibt in diesem Buch eine eingehende Schilderung der französisch-englischen Flottenangriffe auf die türkischen Befestigungen und die Meerenge. Auf Grund der sehr zahlreich und wörtlich angeführten amtlichen Akten, Telegramm- und Briefwechsel, sowie seiner reichen persönlichen Erfahrungen auf diesem Kriegsschauplatz bringt der Verfasser die Zusammenarbeit der französischen und englischen Flotte, unter sich und mit den eingesetzten Landungstruppen, die Irrfahrten englischer Unterseeboote und vor allem natürlich den Angriff vom 18. März 1915, das blutige Vorspiel zum Hauptakt vom 25. April 1915, und diesen selbst, zu fesselnder Darstellung. Wenn auch sehr interessant geschrieben, so erweckt doch dieses Werk nicht den Eindruck korrekter Objektivität, indem z. B. die beiden genannten Seeschlachten als volle Siege der Angreifer gefeiert werden, während die Berechtigung hiezu vielmehr den Verteidigern zusteht, hatte doch im ersten Fall die alliierte Armada durch Beschiessung und Minen schwere Verluste und musste am Abend den Rückzug in die «neutralen» Häfen der griechischen Inseln Lemnos und Tenedos antreten und wurden am 25./27. April die französischen Landungstruppen nach blutigen Kämpfen auf dem asiatischen Ufer ganz ins Meer geworfen, während die Engländer sich dicht am Wasser knapp noch halten konnten. Bekanntlich hatte auch die im Juli den Engländern gelungene Landung weiter nördlich keinen grössern Erfolg. Trotzdem sind aber sicher das Lob und die Anerkennung, die in dem Buche den französisch-englischen Marinetruppen gezollt werden, voll und ganz gerechtfertigt. V.

Deutschland.

Scharnhorst. Von Edgar Schumacher. Eugen Diederichs Verlag, Jena 1935. 62 Seiten, 7 Abbildungen. Preis RM. 1.60.

Unser Kamerad, Major Schumacher, hat seinen in verschiedenen Offiziersgesellschaften gehaltenen Vortrag über «Scharnhorst und sein Werk» erweitert und bei einer der besten Verlagsanstalten Deutschlands erscheinen lassen. Dies ist insofern aussergewöhnlich, als zu einer Zeit, wo dort das militärische Schrifttum in hoher Blüte steht, ein Schweizer berufen wird, das Leben des Schöpfers des deutschen Volksheeres darzustellen. So wendet sich unser Interesse fast mehr der persönlichen Leistung des Verfassers als der behandelten Führergestalt zu. Da darf ich ruhig gestehen, dass ich eine so soldatische und zugleich so menschliche Lebensbeschreibung kaum je gelesen habe. In der Gepflegtheit der Sprache und in der Klarheit der Darstellung erinnert Schumachers Schrift an den Aufsatz von Graf Alfred Schlieffen über Gneisenau; sie übertrifft ihn im seelischen Gehalt. Scharnhorsts Leben war ein Leben der Aufopferung. Ruhm und äusserer Erfolg waren ihm nicht beschieden, ja, er erlag einer Verwundung, bevor der Freiheitskampf gegen Napoleon siegreich beendet war; und doch war es in seiner schlichten Geradheit und unwandelbaren Zielsicherheit lebenswert. Nicht die Einzelheiten der damaligen allgemeinen Wehrpflicht, sondern die geistigen Kräfte, die jenes Werk geschaffen und die Seele des Heeres emporgetragen haben, bleiben für alle Zeiten erhaben. Dazu als schönster Zug bei Scharnhorst, die Macht, ein ganzes Volk hinzureissen, die Gabe, in seinen Jüngern das heilige Feuer zu entfachen, und die Grösse, für sich selber zu entsagen. M. Röthlisberger.

Ueber das Leben und den Charakter von Scharnhorst. Von Carl v. Clausewitz. Einleitung von Eberhard Kessel. Junker und Dünnhaupt Verlag, Berlin 1935. Preis RM. 1.—.

Kein Schüler hat je ein schöneres Denkmal seinem Meister gesetzt, als es Clausewitz mit dieser Schrift getan hat. Im Jahre 1832, 19 Jahre nach Scharnhorsts Tod in der Ranke'schen Historisch-Politischen Zeitschrift erschienen, ist sie fast völlig in Vergessenheit geraten. Es ist daher ein besonderes Verdienst des Junker und Dünnhaupt Verlages, sie wieder ans Licht gezogen und, mit Einleitung und Erläuterungen versehen, einem weiteren Leserkreis zugänglich gemacht zu haben. «Rein menschlich, historisch, militärisch und politisch gehört die Schrift zu den reizvollsten und interessantesten Erscheinungen der kriegsgeschichtlichen Literatur». (E. Kessel, in der Einleitung zur vorliegenden Ausgabe.) Sie umfasst zwei Teile. Dem Leben Scharnhorsts ist der erste Teil gewidmet, der bescheiden sich «Notiz über die Lebensumstände von Scharnhorst» nennt, in Wahrheit aber eine glänzende Darstellung des militärischen Werdeganges und Werkes dieses merkwürdigen Mannes ist. Im zweiten Teil untersucht Clausewitz Scharnhorsts Persönlichkeit und rückt mit dem feurigen Eifer des gläubigen und dankbaren Schülers das Bild des vielfach arg verkannten Mannes ins richtige Licht. Zwei wertvolle Beilagen folgen: ein Brief Scharnhorsts an Clausewitz, in welchem sich jener über die Verhältnisse der damaligen Zeit verbreitet, und ein Nachruf und Nekrolog, vermutlich ganz oder teilweise von Clausewitz und Gneisenau zusammen verfasst. Es ist kein Zufall, dass in diesen Tagen die Blicke in vermehrtem Masse auf Scharnhorst sich richten — es sei hier gestattet, auf zwei nach Inhalt und Form aussergewöhnlich schöne und wertvolle Darstellungen der Persönlichkeit Scharnhorsts durch einen Schweizeroffizier: Major E. Schumacher, Bern, hinzuweisen, von denen die eine in «Wissen und Wehr», Jahrg. 1935, 3. Heft, und die andere in «Der Kleine Bund», Jahrg. 16 (1935), Nr. 14 erschienen sind — bietet doch sein geniales Werk allen, die mit der Wiederaufrichtung des Wehrgeistes und mit Fragen des Wehrwesens überhaupt sich zu befassen haben, der Anregungen genug. J. Roesler.

Scharnhorst und die preussische Heeresreform. Von Max Lehmann. Junker und Dünnhaupt Verlag, Berlin 1935. 60 Seiten, RM. 1.—.

«Wir sind dahin gekommen, zu begreifen, dass es ein tiefes Versinken in Egoismus sei, wenn man die Waffenführung nicht für die ehrenvollste Beschäftigung zu jeder Zeit seines Lebens hält, von der nur Körpergebrechlichkeit, Blödsinn oder das Verbrechen ausschliessen können» (Gneisenau). Wie diese hohe Auffassung vom Soldatenstand sich unter Scharnhorsts geistiger Führung Bahn bricht und alsdann durch seine unermüdliche und zielbewusste Arbeit in die Tat umgesetzt wird, das schildert Max Lehmann in eindrucksvoller Form. — Das vorliegende 8. Bändchen der Kriegsgeschichtlichen Bücherei ist ein mit kurzen Erläuterungen versehener Teilabdruck seines 1886/87 erschienenen, auf umfassender Forschungsarbeit sich stützenden, preisgekrönten Werkes «Scharnhorst» (Bd. 2, S. 67—128). J. Roesler.

Karl von Clausewitz: Vom Kriege. Herausgegeben und bearbeitet von Generalleutnant a. D. Friedrich von Cochenhausen. Im Inselverlag zu Leipzig, 1935. Ein Band, 727 Seiten. Preis RM. 6.50.

Es handelt sich hier darum, eine neue, vom Präsidenten der Deutschen Gesellschaft für Wehrpolitik und Wehrwissenschaft, Friedrich von Cochenhausen, bearbeitete Ausgabe des Werkes «Vom Kriege» anzuzeigen, und nicht zu Clausewitz und seinem Schaffen überhaupt Stellung zu nehmen. Beides lässt sich zwar nicht voneinander trennen; denn manche wird schon die blosse Tatsache, dass der Herausgeber es unternimmt, Clausewitz «um Veraltetes zu kürzen», zu einer grundsätzlichen Ablehnung bestimmen. Zugegeben, dass jede Streichung einen Eingriff in die Persönlichkeitsrechte des Urhebers dar-

stellt, und zugegeben auch, dass sich eine sichere Abgrenzung für die Auswahl dessen, was bei ihm veraltet ist, kaum finden lässt — doch wie soll der Herausgeber anders vorgehen, wenn es sein Ziel ist, Clausewitz und sein Werk dem Verständnis breitester Volkskreise zu erschliessen! Dieses Unterfangen wird allerdings kaum gelingen. Clausewitz bewegt sich in einer zu hohen Gedankenwelt, als dass er volkstümlich werden könnte, und die Frage ist berechtigt, ob dies auch wirklich nötig sei. Das Hindernis liegt darin, dass die Kenntnis der philosophischen Grundlagen, auf denen das Werk beruht, uns Durchschnittslesern von heute abgeht, und ferner Clausewitz zu einer Zeit schrieb, wo noch niemand vom Soldaten erwartete, dass seine Sprache sich durch eine knappe und einfache Ausdrucksweise auszeichnen müsse. Cochenhausen hat aber sicher mit seinen massvollen Kürzungen das Empfinden der Gegenwart richtig gedeutet und damit letzten Endes Clausewitz selber gedient. So darf man wenigstens vom reiferen Offizier verlangen, dass er an Hand dieser Ausgabe in Clausewitz' Gedankenwelt eindringe, zumal uns eine aus warmer Empfindung heraus geschriebene Einleitung Leben und Wirken des grossen Kriegsphilosophen näher bringt. Der Eindruck des Werkes selber ist ungeheuer; er lässt sich vielleicht mit dem Bild der Gralsburg vergleichen, in deren gewaltigen Bau ein ehrfürchtiger Blick gelingt.

M. Röthlisberger.

Deutsche Heeresgeschichte. Herausgegeben von Karl Linnebach. Hanseatische Verlagsanstalt Hamburg. 407 Seiten, kart. RM. 7.—, Leinen RM. 8.—.

Der getreue Eckart der hohen Geistestradition deutschen Soldatentums schenkt uns ein neues Werk, eine Lebensgeschichte der deutschen Wehrkraft. Unaufdringlich in der äussern Gestaltung, überragend in der Beherrschung der Materie, bewusst und würdig in der Haltung: ein echter Linnebach. Wer die Schwierigkeiten überdenkt, die mit Gewichten sich an den Herausgeber eines Sammelwerkes hängen, wird des bedeutenden Ergebnisses doppelt froh. Zehn Mitarbeiter (jeder hat einen guten Namen auf dem Gebiet militärischen Schrifttums) zu einem gemeinsamen Endzweck vereinigen; die Besonderheit der einzelnen Arbeit sorglich wahren und damit dem Buch die Frische geben, die in der Abwechslung liegt; aber sachte und mit vollkommener Kunst eines an das andere fügen, so dass nirgends der Eindruck des Unvermittelten oder Abgerissenen entsteht, dass wir nicht nur eine Reihe vorzüglicher Monographien zur deutschen Heeresgeschichte, sondern in der Tat die deutsche Heeresgeschichte selber in einer fertigen und wahrhaft vollendeten Art damit besitzen: dieses zu erreichen brauchte es freilich solche Weisheit und Selbstbescheidung mit einer so unbedingten Ueberlegenheit des Wissens und des Könnens verbunden, wie wir sie ausser bei Karl Linnebach bei wenigen unter den Lebenden kennen.

Das Werk umspannt zweitausend Jahre und mehr, von der germanischen Frühzeit zum Jahre 1935. Von Kriegsordnung und Kampfwesen der alten Germanen führt uns Paul Schmitthenner über das «Individualheer» der Ritterzeit und seinen «Qualitätseinzelkrieger» hinein in die anbrechende neue Zeit, die sich einleitet mit dem taktischen und wehrpolitischen Sieg des Schweizerischen Fussvolkes über das Ritterheer und die in den Wehrgenossenschaften der Landsknechte ihre militärische Ausdruckform findet.

Hier nimmt der Herausgeber selber die Erzählung auf und schildert die nachdenkliche Geschichte der Reichskriegsverfassung und des Reichsheeres, die unzulänglichen Bestrebungen nach einer Erweckung der frühen allgemeinen Kriegsdienstpflicht, die Idee und Einrichtung der stehenden Heere und den kümmerlichen Lebensgang der Reichsarmee, deren Unsterblichkeitsanspruch sich mit dem Spottvers auf Rossbach beinahe erschöpft. Es ist als ein Glück zu rechnen, dass uns durch die Fährnisse all dieser klippenreichen Probleme Karl Linnebach selber führt; da bleibt kein Zweifel unerhellt und kein Punkt strittig: wem bisher aus kapitellangen Abhandlungen der Charakter der preussischen Kantonpflicht nicht deutlich geworden, der findet hier in zehn Zeilen

eine Deutung, die keine Frage mehr offen lässt; über den Soldatenhandel deutscher Landesfürsten im 18. Jahrhundert ist so Grundsätzliches noch nicht gesagt worden.

Jetzt scheint die Darstellung sich zu zersplittern; es ist aber in Wirklichkeit der Gegenstand selber, der sich in seine Stoffgebiete spaltet. Es folgt die Heeresgeschichte der deutschen Länder in der jahrhundertelangen Zeit, wo ein Reich nur als ohnmächtiges Schattengebilde oder überhaupt nicht bestand. Das preussische Heer wird von Eberhard Kessel geschildert, das bayrische von Eugen Franz (hier mag mancher schweizerische Leser sich gern der «Bayrischen Geschichten» unseres trefflichen Zschokke erinnern und mit Freude und Genuss die acht Bändchen wieder einmal zur Hand nehmen). Oberstlt. Eberhardt spricht von der sächsischen, Oberstlt. Müller-Loebnitz von der württembergischen Armee und Hermann Gackenholz vom Heerwesen des Deutschen Bundes 1815—1866.

Dann erhebt sich das Getrennte wieder zu einem Gesamthaften: es folgt die Geschichte des deutschen Heeres von der Aufrichtung des Reichs bis zum Ausgang des grossen Krieges (Freiherr Ludwig Rüdt von Collenberg), lehrreich und eindrücklich; es folgt «Kampf von Volk ohne Staat» (Generalleutnant von Hülsen), Darstellung der lokalen Erhebungen nach Kriegsende, Zeugnisse vom Lebenswillen eines Volkes; es schliesst die Geschichte des Reichsheeres von 1919 bis 1935 an (Oberst Marcks) und gibt Kunde von den Kräften, die nicht durch Zahl und Waffen bedingt sind. Dass eine Schilderung des österreichischen Heeres in seiner Verbundenheit mit dem Schicksal der deutschen Nation (Edmund Glaise von Horstenau) einbezogen ist, entspricht der Weite des Ziels und dem hohen Bestreben des Werkes.

Vom Einzelnen zu reden, ist der Raum nicht; jede Seite bietet der Betrachtung und Vergleichung viel, wäre es, wo wir jenen preussischen Generalstabschef warnen hören vor «einer Aengstlichkeit, die an Pedanterie grenzt, auf eine Gleichförmigkeit hinzuarbeiten, die doch nie zu erringen, und wäre sie es, die Kraft und Mühe nicht lohnen würde, die ihr umsonst gewidmet werden», — wäre es, wenn wir von den «Ersparungskommissionen» des bayrischen Landtages lesen, — wäre es, wenn wir Moltkes Wort im Reichstag vernehmen: «Denn lange schon und auch jetzt noch ist es nur das Schwert, welches die Schwerter in der Scheide zurückhält.»

Es ist eines jener Werke, wo das Einmalige, weil es mit völliger Schärfe und unbeirrtem Urteil gesehen und gestaltet ist, sich zum Typischen steigert und überall und in aller Vergleichung gilt . Es ist durchaus ein bleibendes Werk. Schumacher.

Gedanken eines Soldaten. Von Generaloberst von Seeckt. Verlag von F. K. Koehler in Leipzig, erweiterte Ausgabe.

General Seeckt, der zweifellos geniale Schöpfer der deutschen Reichswehr, der einst als moderner Scharnhorst in die Militärgeschichte eingehen wird, hat in neuer Ausgabe seine seinerzeit schon der Beachtung empfohlenen Aufsätze und Vorträge herausgegeben, diesmal erweitert durch einige heute wiederum aktuell gewordene Arbeiten über moderne Heere und die Grundsätze moderner Landesverteidigung. Wir möchten nur ein paar für uns besonders beachtens- und beherzigenswerte Sätze aus diesen anregenden Aufsätzen herausziehen: «Der stärkste Anreiz zum Krieg ist ein wehrloser Nachbar; daher erscheint als erstes und erreichbares Ziel auf dem Weg zur Friedenssicherung der Rüstungsausgleich». «Das gleiche gilt für eine Neutralitätserklärung ad hoc, das heisst im Fall eines bewaffneten Konfliktes zwischen andern Staaten. Ob ein Staat seine Neutralität aufrechterhalten kann, darüber entscheiden nicht nur seine eigenen Wünsche, sondern ebenso die der andern. Ein Staat, ob klein oder gross, der es unterlassen hat, vertrauend auf seine Neutralität, seine Verteidigung zu sichern, ist eine vollkommene quantité négligeable bei einem ausbrechenden Völkerringen. Daraus folgt, dass ein

Staat, der, sei es zu grundsätzlicher Neutralität entschlossen ist, sei es sich die Freiheit der Neutralität im gegebenen Fall vorbehalten will, in der Lage sein muss, diese Neutralität zu schützen. Diese Wahrheit bleibt die gleiche für alle Staaten, die einmal nicht im luftleeren Raum des ewigen Friedens, sondern inmitten nicht immer freundlicher Nachbarn leben.» «Der beste Willen kann mangelndes Können nicht ersetzen und die Verantwortung, so mangelhaft ausgebildetes Menschenmaterial dem Kampf auszusetzen, wird immer grösser. In diesem Streit zwischen Wert und Zahl müssen wir zu dem Schlusse kommen, dass gesteigerte Technik und verfeinertes Material erhöhte Ansprüche an die Qualität des Kämpfers stellen, nicht zu dem Trugschluss, dass beide den fehlenden Wert ersetzen können.»

Es ist ganz interessant zu sehen, wie General Seeckt in seinen Gedankengängen ähnlichen Zielen zustrebt wie Liddell Hart: er denkt an ein hochwertiges Berufsheer mit Schnelligkeit und Beweglichkeit, daneben ein Massenheer mit sog. kurzer Ausbildung; unter dieser wird immer ein Jahr verstanden für die Infanterie, für die Spezialwaffen mehr. Von hohem fachlichem Interesse ist das Bild, das er vom Chef des Generalstabes — er war ja in zahlreichen generalstäblichen Stellungen — entwirft, dann die Beziehungen zwischen Stabschef und Führer. Speziell anregend ist das Kapitel über die Offizierserziehung und die klaren Aeusserungen über Persönlichkeit und Idee im Feldherrntum. Ganz besonders beachtenswert ist das Schlusskapitel, wo vom Wesentlichen gesprochen wird, einer Sache, die meistens in Friedenszeiten vergessen wird, da man sich gerne mit Unwesentlichem, weil viel angenehmer und viel leichter zu erfassen, abgibt. Bircher.

Italien.

Il servizio sanitario militare in guerra. Dott. Carmelo Manganaro, Tenente-Colonnello medico. Pubblicazione Autorizzata dal Ministero della Guerra. Firenze, Casa Editrice Poligrafica Universitaria del Dott. Carlo Cya, Via del Castellaccio 15. 1935. 290 Seiten.

Italienische Kriegserfahrungen über den Gefechtssanitätsdienst, dessen Organisation und Funktion, über Verlustzahlen usw. fehlten bisher. Man wusste, dass das italienische Heeressanitätswesen nach dem Kriege einer durchgreifenden Umwandlung und Modernisierung unterzogen wurde. Mit eigentlicher Spannung greift man daher zu dem soeben erschienenen Buche Manganaros, das nun tatsächlich auch für den schweizerischen Sanitätsoffizier zu einer Fundgrube interessantester Details und Angaben wird. Die Ausführungen des Verfassers sind für uns vor allem auch deswegen wichtig und bedeutungsvoll, weil sie die Angleichung und Anpassung des Sanitätsdienstes an die Kriegserfahrung für ein Heer zeigen, das weitgehend unter denselben topographischen Verhältnissen und Bedingungen zu kämpfen hatte, wie sie in unseren Verhältnissen gegeben wären.

Die Wichtigkeit des Stoffes und die Herkunft der Erfahrungen rechtfertigen ein etwas ausführlicheres Referat, als dies sonst üblich ist. Die verdienstvolle Arbeit Manganaros stellt gleichsam einen ausführlichen, erklärenden Kommentar zu dem neuen italienischen Sanitätsdienstreglement dar, einen Leitfaden, der die italienischen Sanitätsoffiziere mit der Anwendung und Auswertung der neuen, auf Grund der Kriegserfahrung umgestalteten italienischen Sanitätsdienstordnung vertraut machen und sie ihnen erleichtern soll. Der Verfasser erfüllt damit eine Aufgabe, die auch bei uns noch zu lösen ist. Der Gesamteindruck ist der, dass es der Leitung des italienischen Heeressanitätswesens in vorzüglicher Weise gelungen ist, Organisation und Funktion den Kriegserfahrungen entsprechend auszugestalten und zu verbessern. Die Lektüre des Buches vermittelt die Ueberzeugung, dass das Heeressanitätswesen in Italien in glänzender Weise ausgestaltet und den neuzeitlichen Erfahrungen und Anforderungen angepasst ist.

Im Rahmen einer Besprechung ist es nicht möglich, den ganzen reichen Inhalt des Buches auch nur annähernd zu erschöpfen. Für eine kommende

Neuauflage wäre zu wünschen, dass die vielen an sich ausserordentlich wichtigen und interessanten Zahlenangaben über Verlust- Rückschubziffern nicht nur im Text mitgeteilt, sondern irgendwie auch in tabellarischer Uebersicht zusammengestellt würden. Dem Deutschsprachigen fällt auf, wie fast alle deutschen Autorennamen falsch angegeben sind. Diese kleine Aussetzung vermindert selbstverständlich die Wichtigkeit und Bedeutung der vorliegenden Arbeit in keiner Weise.

Im folgenden soll versucht werden, einige der wichtigsten Kapitel und Abschnitte in ihren wesentlichsten Zügen wiederzugeben. Als für unsere Verhältnisse besonders interessant und aufschlussreich halte ich die Abschnitte über die Organisation der Truppensanität und der Sanitätsformationen bis zum Armeekorps. Ausserdem möchte ich versuchen, am Schlusse der Besprechung eine kurze Zusammenstellung und Uebersicht der Angaben über die Verlust- und Rückschubziffern nach den italienischen Kriegserfahrungen zu geben.

Die genauere Zusammensetzung und der zahlenmässige Aufbau in der Zuteilung von Personal und Material an die Truppensanität und die Sanitätsformationen ist im Buche Manganaros nirgends erwähnt; es wird diesbezüglich immer auf die entsprechenden, als bekannt vorausgesetzten Mobilisationsvorschriften und Reglemente verwiesen.

Immerhin lässt sich auf Grund der Angaben und Ausführungen des Verfassers folgendes sagen:

I. Truppensanität:

Jedes Carabinieri-, Granatieri-, Fanteria-, Bersagliere- und Kavallerieregiment hat einen San. Hptm. (Reg. Arzt) als dienstleitenden San. Of. Jedes Bat. dieser Truppen hat zwei subalterne San. Of., währenddem jedes Genie-Bat., jede Art. Abt. und jedes Kav. Reg. nur einen Subalternoffizier besitzt. Dem Reggimento alpino steht ein Sanitätsmajor als dienstleitender San. Of. vor; jede Geb. Inf. Kp. hat — wie bei uns — einen subalternen San. Of. als Kp. Arzt. An Personal sind den erwähnten Truppen zugeteilt 2 San. Adj. Uof. (bei den andern hier nicht erwähnten Truppenkörpern je 1) und an Trägern «doppelt soviel Träger wie Bahren». Auch über die mengenmässige Zusammensetzung des Sanitätsmaterials bei der Truppe werden keine genauern Angaben gemacht. Der Verfasser erwähnt aber, dass mit dem gesamten, auf Grund der Kriegserfahrungen gegenüber früher verdreifachten Sanitätsmaterial des Bat. fürs erste 435 Wundverbände gemacht werden können. Den individuellen Verbandpäckchen der Soldaten, die durch die Verletzten oder ihre Kameraden anzulegen sind, misst der Verfasser «soltanto un conforto morale per il soldato» zu, da sie so gut wie ausnahmslos auf den Truppensanitätshilfsstellen («Posti di medicazione») abgenommen, erneuert und ergänzt werden müssten. Von besonderem Interesse ist in diesem Zusammenhang ein Hinweis darauf, dass ausser dem individuellen Verbandpäckchen jeder Soldat der italienischen Armee ein «Pacchetto di medicazione antivescicatorio» zur ersten Behandlung der Senfgasverletzungen zugeteilt erhält.

Was im übrigen gerade die Organisation der Behandlung der Gasverletzten bei der Truppe anbetrifft, so erwähnt M., dass auch im italienischen Heere diese noch nicht vollständig und endgültig geschaffen sei. Es sind aber besondere «squadre sanitarie» für die Gaskranken bei den Truppeneinheiten vorgesehen, gebildet aus 16 Soldaten und 1 Gradierten pro Kp., die ein besonderes Sanitätsmaterial und Sanitätstaschen für die Behandlung der Gas-, insbesondere Senfgasverletzten mit sich führen. Der Hauptteil der Behandlung der Gasverletzten vollzieht sich erst im Ospedale da campo (Feldspital).

Unsere jungen San. Of. werden nicht wenig erstaunen, dass die San. Of. der Infanterie (inbegriffen die Carabinieri-Granatieri-Truppen) «nessun mezzo di trasporto», also kein Mittel zur persönlichen Beförderung haben und laufen müssen; die San. Of. bei Kavallerieregimentern haben ein Dienstpferd, diejenigen bei den Bersaglieriregimentern ein Motorrad mit Seitenwagen.

Bei der Truppe werden im Gefecht Truppensanitätshilfsstellen (Posti di medicazioni) gebildet, und zwar bei der Feldinfanterie je nach Umständen pro Bat. oder pro Reg.; im Gebirge bei jeder Kp.

II. Sanitätsformationen:

Jede Division hat eine «Sezione di Sanità di divisione». Sie entspricht ungefähr unserer San. Abt., ist aber ganz anders organisiert. Sie hat eine Kolonnenlänge von 780 m und eine Marschgeschwindigkeit von 4 km pro Stunde. Sie besteht zur Hauptsache aus 4 Teilen: einem Kommandozug mit den nötigen Ausführungs- und Verpflegungsorganen, einem «reparto carreggiato», also Fahrzug, dem auch eine Trägerabteilung, in plotoni zerfallend, angegliedert ist und in zwei «reparti someggiati», also Saumzüge.

Für alle diejenigen, die das Heil und die Zukunft in einer möglichst vollständigen Motorisierung der Sanitätsformationen, insbesondere der San. Kp. sehen, wird das eine erhebliche Ueberraschung bedeuten, die reichlich Stoff zum Nachdenken geben sollte. Offenbar ist mit dieser Organisation eben auch der Ueberlegung gefolgt worden, dass bei den italienischen Grenz- und Terrainverhältnissen auch Feldtruppen für den Gebirgskrieg verwendbar sein müssen.

Was insbesondere die Zuteilung der Sezione di Sanità für die Gebirgstruppen anbetrifft, so besteht eine solche pro Reggimento alpino und hat dieselbe Organisation, nur dass der reparto carreggiato hier fehlt und dass natürlich hier alles gesäumt werden kann. Ausserdem existiert eine Sezione di Sanità per divisione celere, also pro leichte Aufklärungsdivision, und schliesslich gibt es noch eine Sezione di Sanità ridotta (reduzierte Sezione für bestimmte Zwecke). Diese Organisation besteht seit 1927.

Bei allen diesen Sanitätsformationen besteht noch Azetylenbeleuchtung. Die italienischen Kriegserfahrungen ergeben im allgemeinen, dass eine erspriessliche Tätigkeit für sie erst in einer Distanz von mindestens 3 km hinter der Kampflinie möglich ist; noch weiter vorn befindliche Verbandplätze arbeiten unter zu ungünstigen Bedingungen und sind den Wechselfällen des Kampfes (Gefangennahme!) zu sehr ausgesetzt.

Die Einrichtungszeit für eine solche Sezione wird auf durchschnittlich 4 Std. berechnet.

Die Sezione di Sanità per Reggimento alpino besteht seit 1927 und unterscheidet sich also von derjenigen der Feldinfanteriedivision nur durch das Weglassen des reparto carreggiato. Auf Saumpfaden hat sie eine Länge von 860 m mit einer Stundengeschwindigkeit — bei 10 % Steigung — von 3,5 bis 4 km. Bei stärkerer Steigung werden 50 Min. auf 300 m Höhendifferenz gerechnet.

Wenn eine Sanitätshilfsstelle in der Ebene 1 km hinter der Gefechtslinie sich befindet, braucht ein Bahrentransport hin und zurück mindestens 50 Min. Von den Trägern kann als Optimum eine tägliche Arbeitsdauer von 10 Std. erreicht werden. Im Gebirge müssen diese Verhältnisse mindestens verdoppelt werden, was die zeitlichen Angaben anbetrifft.

Die Sezione di Sanità di divisione wird geführt von einem höheren San. Of. (Oberstlt. oder Major) als Kommandant. Interessant ist, dass der Train- und Bagage- und Verpflegungsteil von einem Kombattantenoffizier geführt wird. Die einzelnen Kisten für Instrumente, Apotheke, Spital- und Medizinalgerätschaften usw. sind alle in verschiedenen Farben gestrichen, zum Beispiel die Kiste für die chirurgischen Instrumente amarant-rot, die Kiste für Spitalgeräte grün, die Apothekerkiste weiss usf. Dieselbe Farben-Unterscheidung ist auch bei den Kisten des Feldspitales (ospedale da campo) durchgeführt.

Von besonders aktuellem Interesse ist für uns die Sezione di Sanità per divisione celere (leichte Aufklärungsdivision). Das Sanitätsmaterial wird auf 12 Auto-Camionetten transportiert. Sie hat keine bestimmte und besondere Unterteilung wie bei der Inf. Div.

Das Material entspricht ungefähr an Umfang demjenigen eines reparto someggiato bei den andern. Dazu kommt nun hier eine bestimmte Zahl von Sanitätsautos als Teil des Autoparkes der leichten Division. Kolonnenlänge im Marsch 300 m (ohne zugeteilte Transport-Sanitätsautos). Marschgeschwindigkeit ca. 15 km pro Std. Die Sezione di Sanità per divisione celere ist die einzige, die Sanitätsautos primär zugeteilt hat. Sie sollen so rasch als möglich die Verwundeten der leichten Division nach bestehenden rückwärtigen Feldspitälern abtransportieren; eigene und eigentliche Hilfsstellen werden hier nur selten und beschränkt eingerichtet werden können.

Alle bisher besprochenen Sanitätshilfsstellen und Formationen verstehen sich im Rahmen der Division.

Das Armeekorps hat weitere eigene Sanitätsformationen, von denen besonders das Feldspital (ospedale da campo), das chirurgische Detachement (Nuclei chirurgici) eine Ambulanz für Zahnbehandlung (nicht Kieferchirurgie), eine Röntgenambulanz, eine Ambulanz zur Behandlung von Gasverletzten, eine Abteilung von Sanitätsautomobilen, Einheiten für den Hygiene-Desinfektions- und Prophylaxedienst genannt sind.

Was den Feldspital des Armeekorps anbetrifft, so geht er zunächst aus und wird organisiert von einem ospedale militare territoriale, also einem schon im Frieden bestehenden Militärspital. Hier ist das Material des Feldspitals magaziniert und wird bei der Mobilisation ausgeteilt. Die Feldspitäler des A. K. bestehen in dieser Form und Zuteilung seit 1929. Sie haben keine eigenen Transportmittel, sondern empfangen sie von dem A. K., dem sie zugeteilt sind. Für das eigene Sanitätsmaterial haben sie immerhin 4 Vierspänner. Sie sollen sich nach Möglichkeit an bestehende grössere Gebäude (Fabriken, Kirchen) anlehnen, haben daneben aber Aufnahme- und Behandlungszelte (3 Aufnahmezelte 9×11 m, 1 Aufnahmezelt 10×10 m), ferner eine Zeltbaracke für Operationen, Modell 1931 und Einrichtungen (Betten und Bettgerätschaften) für die Aufnahme von ca. 250—350 Verwundeten. Kommandant ist ein Ufficiale medico direttore. Der Ort der Einrichtung wird nach den Weisungen des Kommandos vom Korpsarzt bestimmt. Der Ort soll so gewählt werden — ausserhalb des Feuerbereiches und der Schwankungen des Kampfes — «Sara necessario che essi siano dislocati fino al limite estremo del territorio occupato dal corpo d'armata.» Der Verfasser rechnet dabei mit einer durchschnittlichen Distanz von mindestens 15 km hinter der Kampffront. Die Einrichtung eines Feldspitals braucht mindestens einen Tag und soll in der Regel erst dann erfolgen, wenn die Lage einigermassen abgeklärt und stabilisiert ist, um unnötige Verluste zu vermeiden.

M. erwähnt und unterstützt hiebei den Vorschlag Schickeles (Lüttich 1932), eigene Sanitätsortschaften ausschliesslich mit Feldspitälern zu bilden — unter event. Kontrolle von Neutralen — die dann unter gehöriger Bezeichnung und Sichtbarmachung durch Rotkreuzflaggen usw. vor der Einwirkung schwerer Artillerie und namentlich der Flugzeuge zu schützen wären.

In den Feldspitälern müssen auch die Gas-, insbesondere Phosgen-Verletzten als nicht transportfähige Schwerverwundete behandelt werden. Der Verfasser gibt hier sehr interessante und detaillierte Verhältniszahlen von chirurgisch Verwundeten und Gasverletzten bei den verschiedenen kriegführenden Heeren des Weltkrieges, auf die hier nicht weiter eingegangen werden kann.

Während bei den Feldtruppen ein Feldspital auf ein Armeekorps kommt, so wird bei den Gebirgstruppen ein Feldspital pro Reggimento alpino zugeteilt, bei dem alles saumbar ist und das nicht ganz den Umfang des ospedale da campo bei den Feldtruppen hat.

Immerhin ist z. B. bemerkenswert, dass das Feldspital des Reggimento alpino u. a. einen saumbaren Röntgenapparat zugeteilt hat, wie denn überhaupt auch alle übrigen Feldspitäler einen solchen besitzen.

Von ganz besonderem Interesse ist für uns auch die Organisation der «Nuclei chirurgici» (Chirurgische Detachemente). Sie bestehen aus den Chefärzten der grossen Zivilspitäler und Universitätskliniken, also aus Chirurgen von Namen und Ruf, wobei die Leitung des Heeressanitätsdienstes dafür besorgt ist, dass wenn immer möglich die weitere Zuteilung und Ergänzung mit denjenigen Hilfskräften und Assistenten erfolgt «dai quali il chirurgo è coadiuvato nel tempo di pace».

Hier ist also eine Forderung erfüllt, die auch der Ref. schon andernorts erhoben hat. Jeder Nucleo chirurgico hat 2 grosse Autofourgons «con copertura di metallo». Fourgon Nr. 1 enthält die «baracchetta operatoria», die saumbar und mit Beleuchtungs- und Heizungseinrichtung versehen ist. Fourgon Nr. 2 enthält 1 «gruppo elettrogeno» mit Zubehör, ein vollständiges grosses chirurgisches Instrumentarium, einen Röntgenapparat mit Zubehör, einen Autoklav, ferner Operations- und Instrumententische und schliesslich elektrische Akkumulatorenbatterien in den Seitenteilen des Wagens als Stromquelle für Beleuchtung und Röntgen.

Die Nuclei Chirurgici funktionieren nicht selbständig, sondern arbeiten mit anderen Sanitätsformationen zusammen. Sie sind reine Operations-, keine Behandlungsstellen. Das italienische Sanitätsdienstreglement sieht ihre Verwendung hauptsächlich bei der Sezione di Sanità di Divisione vor; dagegen wendet sich M. unter Anführung sehr zutreffender Gegengründe, wie sie vom Referenten ebenfalls schon mehrfach hervorgehoben worden sind und tritt für deren ausschliessliche Verwendung bei den Feldspitälern ein.

Kurz erwähnt sei noch die «Sezione di bonifica per gassati», also diejenige eigene, besondere Behandlungsformation für die Gasverletzten im Rahmen des A. K., die dem Feldspital angelehnt und zugeteilt ist. Bemerkenswert ist ihre Ausstattung, die u. a. eine Zeltbaracke mit drei gesonderten Räumen für die Entkleidung, Behandlung und Wiederbekleidung enthält, ebenso einen Vorrat von ca. 200 vollständigen Militäranzügen. Sehr wichtig und als neue Lösung interessant ist auch ein grosser Auto-Badewagen (für alkalische Bäder usw.), der Senfgasverletzten, mit 16 verschiedenen Douchen für gleichzeitige Behandlung. Weitere interessante Details müssen im Original nachgesehen werden.

Zum Schlusse dieses Referates sei versucht, anhand der im Text verstreuten Angaben M. eine möglichst übersichtliche und gedrängte Zusammenstellung der Berechnungsgrundlagen für die voraussichtlichen Gefechtsverluste und Rückschubzahlen nach 3—4tägiger Grosskampfperiode, nach italienischen Kriegserfahrungen zu geben:

I. Die voraussichtlichen Gesamtverluste bei 3—4tägigem Grosskampf (Tote, Verwundete, Vermisste, Gefangene, Deserteure) stellen sich auf:

10—15 % für eine Armee (zu 9 Divisionen à 10,000 Mann).
20—25 % für das Armeekorps.
25—30 % für die Division (10,00 Mann).
40—60 % für das Regiment.

Dabei ist die Zahl der Toten im Verhältnis zu den Verwundeten wie folgt anzunehmen:

Italienisches Heer	1915—1918:	1 Toter auf 4 Verwundete.
Französisches Heer	1914—1918:	1 Toter auf 4 Verwundete.
Deutsches Heer	1914—1918:	1 Toter auf 5 Verwundete.

II. Die Verluste nur an Toten und Verwundeten belaufen sich auf:

Für das Bat. (1000 Mann) auf ca. 40 % (wovon ca. 15 % Tote auf dem Schlachtfeld und Moribunde).

Für die Division (10,000 Mann) auf ca. 20 % (wovon ca. 5 % Tote, Moribunde, Nichttransportfähige).

III. Für den Rückschub kommen in Betracht:

1. Bei den Posti di medicazione des Bat. (1000 Mann): ca. 340 Mann.
2. Bei den Posti di medicazioni des Regiments: 850 Mann, davon ca. die Hälfte liegend mit Bahren.
3. Bei der Sezione di Sanità der Division: 1700 Mann, wobei nach den ital. Kriegserfahrungen nur etwa 68 = 4 % hier behandelt werden müssen, davon die Hälfte (34 = 2 %) mit chirurgischen Eingriffen. Etwa 14 % gehen ab durch Tod oder sofortige Wiederherstellung; ca. 1500 Mann müssen weiter rückwärts in den Feldspital abgeschoben werden.
4. Bei dem ospedale da campo des A. K.; 1500 Mann, wobei ca. 300—375 = 20—25 % hier chirurgisch behandelt werden müssen. Dazu kommen erfahrungsgemäss noch ca. 75—1000 feindliche Verwundete und die Gasverletzten.

Die Belegzahl der verfügbaren Betten des Feldspitales ist zu verteilen nach dem Schema:

80 % chirurgische Fälle.
15 % interne Fälle (inbegriffen die Contagiösen).
5 % Gasverletzte.

IV. Verluste bei den Gebirgstruppen.

Erfahrungsgemäss müssen hier höchstens 18—20 % Verluste auf die Gesamtstärke gerechnet werden, also z. B. pro Geb. Inf. Kp. mit ca. 60 Mann Verlust. Im allgemeinen stellt sich die Verlustberechnung für die Gebirgstruppe wie folgt:

20 % für die Geb. Inf. Kp.
12,5 % für das Geb. Inf. Bat.
8,12 % für das Geb. Inf. Reg.

Und zwar: 75 % chirurgische Fälle.
20 % medizinische Fälle.
5 % Gasverletzte.

Das Buch Manganaros sei den schweizerischen Sanitätsoffizieren zu eingehendem Studium dringend empfohlen. Dubs.

AUSLANDSCHRONIK

(In der „Auslandschronik" werden Meldungen über *ausländische* Wehrfragen und Armeen aus Fach- und Tagespresse monatlich zusammengestellt. Die Zusammenstellung kann aus technischen Gründen keinen Anspruch auf Vollständigkeit oder zeitliche Unmittelbarkeit erheben.)

Redaktion: Major Karl Brunner, Zürich

Italienisch-abessinischer Krieg

(Aus technischen Gründen wird es nicht möglich sein, über diesen Krieg an dieser Stelle rasch genug und umfassend Bericht zu erstatten. Hingegen sollen die Ereignisse fragmentarisch behandelt werden, soweit sie unter völkerrechtlichen, wehrpolitischen und waffentechnischen Gesichtspunkten von allgemeinem und für die schweizerische Landesverteidigung von speziellem Interesse sind.)

Seit der letzten Berichterstattung haben sich schwere Kämpfe abgespielt an der Tembien- und der Schirefront. Die italienische Berichterstattung misst ihnen entscheidende Bedeutung bei. Abessinische Meldungen bestreiten den entscheidenden Charakter, sowohl hinsichtlich des Geländeverlustes wie der Verluste an Personal und Material.

Unbestritten steht fest, dass es den italienischen Truppen gelungen ist, am 16. Februar den Amba Aradam zu nehmen. Damit befreiten sie sich von einem seit Mitte Januar auf die italienischen Stellungen bei Makalle immer wieder lästig werdenden Drucke. Am 28. Februar nahm das 1. italienische A. K. dem Amba Alagi — nach italienischer Meldung ohne dass die Abessinier Widerstand geleistet hätten. In Westtembien gelang es in den ersten